

LIVRAISON IMMEDIATE



PICK UP NISSAN SIMPLE CABINE
960.000,00 DA
au lieu de 990.000,00 DA TTC

ICI MIEUX QUE LA-BAS

Le crépuscule du boxeur

**ECONOMISEZ
30.000 DA**
SUR L'ACHAT D'UN
PICK UP NISSAN
SIMPLE CABINE

Des années plus tard, dans la chambre monacale d'un hôpital, Bendri se posa cette question blasphematoire : quelle force eut pu incliner son destin dans un autre sens ? Quelle volonté eut pu le conduire ailleurs que dans cette antichambre de la folie où il était traité à coups de neuroleptiques ?

Le docteur est venu ce matin. Claudiquant, le front dégarni, l'œil vif, il a redit ce qu'il ne cesse de lui répéter depuis son admission, quelques semaines auparavant, dans ce morne asile d'où l'on pouvait sortir, croyait-il savoir, quelque peu apaisé — ou, plus exactement, avec l'illusion d'un apaisement — avant le fatal débouchement. Le médecin a recommandé le repos et la nécessité de rester au calme, en fuyant comme la peste ces souvenirs tourbillonnants qui réveillaient le tracé lancinant des troubles dans sa tête. Troubles. Tête. Et ces cris de suppliciés qu'il n'appartenait alors qu'à Bendri de faire cesser ou d'amplifier dans un prolongement barbare que justifiait à ses yeux la défense de la Révolution, des acquis des masses laborieuses ?

Dans cette halte probablement ultime, dos au mur, comment faire face à tant d'images de déchiement et à tant de clameurs douloureuses ? De quelle manière contrer ces fantômes tuméfiés, devoir les regarder les yeux dans les yeux, accepter leur reproche muet et persistant ? Lorsqu'il était encore dans la vie active, avant qu'il ne baisse les bras devant cette fatigue, Bendri avait appris à composer avec

ses souvenirs. Il avait appris à baisser le rideau sur eux, à les semer dans une fuite en avant sans répit, à les dribbler comme des défenseurs qui, hébétés, pantelants, ne comprenaient rien à la rapidité des passes et des petits ponts. Mais maintenant qu'il était coincé dans cette chambre aussi nue qu'une cellule, Bendri ne pouvait imaginer de diversion, projeter ce regard oblique pour détourner l'insistance de sa conscience vrillée à la tragédie. Il était là, adossé au vide des approches comme un boxeur coincé dans les cordes, avec, devant, un adversaire décidé à l'étaler sur le tapis et, derrière, une foule grimaçante dardant ses lazzi comme autant d'uppercuts qui précipitent la chute et la défaite. Il ne pouvait fuir ni affronter l'adversaire, patinant dans une espèce de ni guerre ni paix dont il était à la fois la victime et l'artisan.

Les médecins qui le suivent ont interdit les visites pour quelque temps. Il n'est surtout pas question qu'il rencontre, durant son combat avec cette conscience de la tragédie, ses éventuels acteurs ou ses victimes collatérales, comme ses proches, femme et enfants d'abord, parentèle plus éloignée ensuite puis tous ces hommes et ces femmes qui, pendant tant d'années, avaient été des collègues, des amis et parfois de faux amis excusés par la générosité supposée des berts vers lesquels tendaient les enthousiasmes. Il se souvient de cette adolescence démunie dans un gourbi et de l'entêtement de son père, un paysan pauvre et sans terre, travaillant pour les autres afin que son fils

réussisse ses études. Puis, voilà l'école française où il apprend la discrimination, où on lui assigne une place respectable mais dans le carré des vaincus. On lui enseigne, en creux, qu'on peut retourner d'abord les mots et ensuite les armes de la liberté contre ceux qui nous les avaient appris. Il comprend aussi qu'on peut et doit apprendre à traduire en actes organisés ce vieux fonds de révolte que les tribus, envahies, conquises, asservies, et parfois résignées, se transmettent de génération en génération sans qu'aucune d'entre elles ait songé à conclure. Et voilà que par un miracle qui se décline comme un cadeau divin, Bendri s'aperçoit qu'il fait partie de cette génération qui a décidé de passer aux actes pour rattraper le retard de toutes les précédentes, qui ne l'ont pas fait. Il quitte, à l'appel de la liberté, la faculté et rejoint les maquisards. Puis, on l'exfiltre et il est versé dans des activités secrètes. A l'indépendance, il trône à un échelon de l'appareil policier qui se met en place, convaincu que chacun de ses actes, de quelque abomination qu'il puisse être, est dicté par cet impératif supérieur et absolutoire de défense du combat d'un peuple pour sa libération.

Ce motif ayant le dos large, Bendri grimpera les échelons de la hiérarchie, toujours habité par cette mystique de se protéger des périls, en marchant sur le cadavre des opposants dont il était chargé, comme autrefois les militaires français, de tirer des informations à n'importe quel prix. Il fallait évaluer les complots, prévenir les actes

déstabilisateurs que les régimes illégitimes voyaient partout. Mais, en guise de comploteurs, ce sont de simples syndicalistes remettant en cause la représentativité de l'appareil qu'on leur a imposé d'en haut, des étudiants protestataires, des employés qui ont lu un tract clandestin sans même savoir d'où il tombait, qu'on lui mettait sous la cosse dans une moisson censée être miraculeuse. Et, lorsque la colère face à l'injustice était forte au point de les décharger de la peur et de la culpabilité par lesquelles le régime de Bendri les tenait, les gens du peuple se soulevaient, c'était alors la sombre fête dans les sous-sols de la Révolution. Bendri et ses équipes ont dû, à certaines occasions, se dédoubler pour traiter dans des laps de temps autant de clients en même temps. Et tous ces visages tordus par la douleur et le dégoût, cette salissure que renvoie l'image des suppliciés, ces cris fichés dans la mémoire, tout cela, Bendri le fuyait en remettant constamment l'ouvrage sur le métier. Tous les motifs étaient bons pour justifier l'horreur dont il était le maître d'œuvre et dont il pâtissait, à présent qu'il mesurait à quel point tout cela était dérisoire. Pendant longtemps, et comme tous ses collègues, il arborait sa fierté d'appartenir à un corps qui « défendait le pays » en mettant au défi ses contradicteurs intimes de trouver un autre moyen que la brutalité pour débusquer les anti-contre-machin. Puis,

confondu d'abord par sa conscience, il se convainquit que, si ses actes étaient reprochables, il n'en était pas pour



Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

autant responsable puisqu'il n'avait fait qu'exécuter des ordres. Dans une troisième phase, après Octobre 1988, il s'était même pénétré de l'image de démocrate qui avait combattu le système au cœur de son noyau policier. Mais tout cela ne tenait pas devant l'amplification des cris de suppliciés qui, au crépuscule de sa vie, s'élevaient sur toute la surface de sa mémoire et de sa conscience ne laissant même pas de place pour cette question désenchantée : comment un rêve de liberté avait-il pu tourner à ce cauchemar ? C'est peut-être cette question, incarnée par tous ces fantômes tendant un doigt accusateur, qui l'avait conduit dans cette chambre sans issue car toutes ses fenêtres et ses portes donnent sur le tunnel de sa conscience.

A. M.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail : info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr
laalamhakim@hotmail.com

L'ÉCLAIRAGE QUI REND ENCORE PLUS OPAQUE !

Abdekka : « Avant de parler de 3^e mandat, je tiens d'abord à terminer correctement mon 2^e mandat. »

Donc, pas de 3^e mandat !

Je me demande s'il n'aurait pas mieux valu que Abdekka n'accorde pas d'interview à Reuters. Eh oui ! Avant cette interview, on nageait déjà dans le flou s'agissant du 3^e mandat. Depuis cette interview, c'est encore plus flou. Pour ne pas dire carrément opaque. Je veux bien que la politique soit l'art du louvolement, mais là, même les loups les plus fourbes y perdraient leur odorat. Avant Reuters, on ne savait pas trop si Abdekka irait à la présidentielle de 2009. Après Reuters, on n'est même plus sûr que la présidentielle aura lieu. Avant Reuters, on ne savait pas si la Constitution allait subir des attouchements. Après Reuters, nous ne sommes plus sûrs d'avoir un jour de 1996 voté pour ce texte fondamental. Avant l'interview de Reuters, nous

avons des incertitudes sur 2009. Après l'interview de Reuters, nous doutons même de l'issue du mandat de 2008. Qu'est-ce qui m'a pris d'aller la lire cette satanée interview ? Mais en même temps, je ne pouvais pas faire autrement que de tomber dessus. Impossible d'y échapper. Elle était sur toutes les unes des journaux ou presque. Le « presque », c'est pour la revue de l'automobile et celle des mobiles. Sinon, pour tout le reste, menu unique, Boutef ! Et en lisant mes confrères et consœurs, je me rassure un peu : apparemment, eux aussi sont dans le flou et dans l'opaque. Y a pas deux titres qui ont fait la même lecture de la même interview. C'est tout de même une performance ! Un coup, c'est « il ira ! ». Un autre coup, c'est « il n'ira pas ! ». Y a qu'au *Soir d'Algérie* où nous nous sommes admirablement fendus d'un acrobatique « Ni oui ni non ! ». Pas folle la guêpe ! Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.

